

Préface

Celui qui deviendra le Docteur Fertil fabrique déjà des faux papiers, alors qu'il n'est encore que lycéen. Par la suite, arrêté dans une rafle, il est déporté avant de faire, comme la plupart des déportés, un long périple qui le conduit notamment à Neuengamme, à Blumenthal et à Sandbostel en 1945.

De retour en France, il fait de brillantes études de médecine à la Faculté de Nantes et devient hospitalier. De sa déportation, il n'a rien oublié. Je ne sais s'il en parlait à ses proches, mais la retraite venue, il fait revivre ce qu'il a vu et vécu en déportation, à travers ses dessins.

Chacun d'eux montre ce dont tous les déportés avaient été témoins, et souvent aussi les victimes : la violence et les coups de nos bourreaux, leur sadisme, la volonté de nous dés-humaniser et de nous humilier.

A tous ceux qui sont morts d'épuisement, de faim, du typhus, s'ajoute le long cortège de ceux qui ont été pendus, battus à mort, exécutés au cours de longues marches ou pendant le travail.

Véritable anthologie des camps, l'ensemble des dessins en dit plus que bien des témoignages ou des récits d'historiens. Le Docteur Fertil a fait appel à sa mémoire, une mémoire vive et même brillante. Certains déportés ont dessiné, le plus souvent clandestinement, des croquis rapides, pris sur le vif, au crayon, mais qui se limitaient à la représentation de la vie quotidienne.

C'est un don très précieux que le Docteur Fertil a eu la générosité de faire à la Direction des Archives départementales du Calvados où ses dessins seront accessibles à ceux qui n'oublient pas et veulent savoir ce qu'une idéologie de haine et d'intolérance a, dans un passé relativement récent, engendré.

Ainsi, ils s'inscrivent dans le souhait exprimé par tous les déportés : «Plus jamais ça !»

Simone Veil

Introduction

Dans la série des «cahiers de mémoire»¹, nous n'avons publié que des témoignages contemporains des événements, afin de restituer les impressions notées sur le vif et d'éviter les souvenirs que le temps altère parfois.

Les œuvres réalisées par le Docteur Pierre Fertil, très récentes, font donc exception à notre règle. Elles ont bien sûr valeur de témoignage sur les conditions de vie et de mort des déportés. Mais, surtout peut-être, elles démontrent la permanence du traumatisme concentrationnaire, aussi indélébile que les numéros matricules tatoués dans la chair.

Le transfert sur le papier par le dessin de souvenirs obsédants des KZ n'est pas commun. Inutile de souligner la force de ces œuvres, le lecteur l'éprouvera par lui-même. La démarche insolite du Docteur Pierre Fertil fait penser à celle de quelques artistes russes qui continuent, un demi-siècle plus tard, à représenter l'agonie de Léninegrad assiégée et pilonnée durant près de 900 jours². Personne, à ma connaissance, ne continue de peindre la ville de Caen sous les bombes ou la vie misérable dans les carrières de la Maladrerie ou de Fleury-sur-Orne.

C'est avec reconnaissance que les Archives du Calvados ont reçu en don les dessins du Docteur Fertil et c'est avec respect qu'elles les publient aujourd'hui.

Louis Le Roc'h Morgère
Directeur des Archives du Calvados

¹ Béatrice Poulle (éd.), *Vivre et survivre pendant la Bataille de Normandie*, Caen, Conseil général du Calvados, Direction des Archives, 1994, réédité en 2001, 251 p. Voir aussi dans la même série, *Déportés du Calvados*, Caen, 1995, 151 p., et les *Prisonniers de guerre du Calvados*, Caen, 1994, 136 p.

Dans le domaine artistique, voir aussi *Centenaire de la naissance de Jean Daligault*, Caen, Conseil général du Calvados, Direction des Archives, 1999, 53 p. Jean Daligault fut assassiné à Dachau le 28 avril 1945.

² *Du Sang et des larmes*, Caen, Conseil général du Calvados, Direction des Archives, 1994, 383 p. Je pense notamment aux gouaches de Vladimir Soudakov et surtout à celles que Youri Chplet a réalisées jusqu'à sa mort en 1993.

C'indicible cri

J'ai rencontré Pierre Billaux lors de la projection d'*Itinéraires*, film montrant le témoignage de trois déportées, devant des lycéens de Condé-sur-Noireau. Je suis allé ensuite chez lui, pour avoir des renseignements au sujet d'un cousin déporté et, comme lui, rescapé de Neuengamme.

C'est là que Pierre me parle de Pierre Fertil et me tend ses dessins. C'est là que je décide d'en parler à Gérard Fournier, collègue au service éducatif des Archives départementales du Calvados, qui en avait déjà eu connaissance et à qui aussi apparaît l'évidence de la publication et de l'exposition d'une telle œuvre.

Assis dans le canapé, je viens d'écouter les explications de la découverte des dessins et de leur sauvetage (puisque jusqu'à une période assez récente Pierre Fertil les détruisait).

C'est alors pour moi un véritable choc : je vois ces feuillets comme autant de papillons noirs s'échappant de la bouche du "Cri" de Munch, tableau qui me vient immédiatement à l'esprit, papillons sortis d'un autre monde, de cette bouche tordue, distendue, difforme à l'extrême.

Le trait est rapide, puissant, précis, tiré dans l'urgence, dans l'absolue nécessité de la douleur, sur des bouts de journaux, superbe et terrifiant.

J'ai plongé dans ce monde extraordinaire, au sens premier du terme, ce monde totalement aberrant. Je l'ai pris en pleine face, en plein cœur.

Cri perdu, cathartique, si profondément humain.

Le regard des anciens déportés, femmes et hommes, exprime toujours un indéfinissable ailleurs. L'indicible reste en eux ; aucun témoignage ne pourra jamais exprimer cette part si personnelle, si profonde d'eux-mêmes, de ce sentiment vécu par eux, dans leur corps et leur esprit, sentiment d'abandon, de désespoir, de terreur. Aucun mot ne pourra jamais le traduire.

Soudain cet indicible nous claque, nous hurle à la face, jaillissant du trait fantastique.

Art brut.

Humilité.

Merci Pierre !

Franck Lermier
Enseignant détaché au service éducatif
des Archives départementales du Calvados

«Vies croisées»

L'un était lycéen dans le Finistère, l'autre était coiffeur dans l'Orne. Ils ne se connaissaient pas avant de se trouver ensemble dans le même train de déportation, en route vers le Reich hitlérien, pour une destination inconnue, depuis leur départ de la gare de Compiègne-marchandises, le 28 juillet 1944.

Le premier, Pierre Fertil, est né le 10 février 1923 à Moisdon-la-Rivière (Loire-Inférieure, Atlantique aujourd'hui). Issu d'un milieu modeste - son père était boulanger - il effectue ses études primaires et secondaires à Quimper (Finistère). Elève brillant, il collectionne les meilleures places au lycée La Tour d'Auvergne et se destine à l'enseignement. Ainsi à la fin de l'année scolaire 1941-1942, l'élève-maître de Première B Pierre Fertil termine l'année avec le prix d'excellence et le tableau d'honneur, après avoir obtenu le 1^{er} prix en mathématiques et en éducation physique, le 2^e prix en dessin, plus un accessit en composition française et un autre en physique-chimie.

Il aime la vie et les blagues de potache comme celle d'imiter Hitler, avec ses camarades, devant le lycée. Après un attentat, la Kommandantur de Quimper exige la présence d'une garde de civils français en différents points de la ville. Pierre Fertil réussit à se procurer suffisamment de canotiers pour tous ses camarades et c'est avec ce couvre-chef qu'ils montent la garde. La réaction de la Kommandantur n'est pas immédiate mais elle est virulente. Il faut l'intervention du proviseur du lycée, originaire d'Alsace-Lorraine et familier de la langue allemande, pour ramener l'affaire à sa juste proportion et la faire classer sans suite.

A la fin de 1943, le bac en poche, et poussé par ses professeurs, le jeune homme prépare au

lycée de Poitiers le concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Il est alors boursier.

Sans lien avec la Résistance organisée, mais avec la complicité d'un secrétaire de mairie, il décide de se lancer dans la fabrication de faux papiers d'identité. Apprenant qu'il fait l'objet de recherches par la Gestapo, il abandonne ses études au début de 1944.

Pierre Fertil arrêté dans une rafle le 30 juin 1944 dans le sud-Finistère.

C'est en se rendant dans le Finistère chez ses parents qui habitent à Plonévez-Porzay (canton de Châteaulin) qu'il se fait cueillir par les SS, lors d'une rafle effectuée le 30 juin 1944¹. Ce jour-là, dans le petit village breton, se préparent les obsèques d'un paroissien. Les SS sont rendus fous furieux par le sabotage d'un câble téléphonique de la *Kriegsmarine* qui reliait Quimper à la presqu'île de Crozon. Ils ont choisi ce jour-là parce qu'ils savent qu'il va y avoir du monde aux abords de l'église. Le défunt est le propriétaire du terrain où a eu lieu le sabotage. Il a fait un arrêt cardiaque. Son épouse est née Fertil !

Pierre Fertil est embarqué après le deuxième contrôle d'identité effectué depuis l'entrée du village. Il ne peut prévenir personne de son arrestation et n'a que les vêtements qu'il porte sur lui lorsqu'il est emmené avec d'autres hommes, raflés dans les mêmes circonstances. Un témoin oculaire se souvient : *«Je vois ça, comme si c'était aujourd'hui. Curieux comme je l'étais, je me suis rendu à la sortie du bourg de Plonévez où l'on vous a embarqués dans des camions au lieu-dit Pen Carn Leuriou. Quelques femmes étaient venues pour essayer de vous arra-*

1 - Lire l'article de Monique Drévilion, «La rafle du 30 juin 1944», dans la revue *Avel Gornog*, Histoire, nature et vie en presqu'île de Crozon, n° 12, juillet 2004, p. 97-105. Quelques dessins de Pierre Fertil y sont insérés.

cher aux griffes de ces nazis, mais rien n'y fit, et elles furent enfermées dans les maisons qui se trouvaient près des camions, et je les entendais hurler, car battues, elles aussi, par ces panthères noires de SS»².

Les camions roulent jusqu'à la gare de Quimper où les attend un train de marchandises qui part, le soir même, vers une destination inconnue. Dans ce convoi se trouvent de nombreux résistants qui étaient détenus dans les prisons de Quimper et des autres villes du Finistère. Pierre Fertil se souvient du wagon dans lequel il était enfermé, où il n'y avait ni air, ni lumière, ni paille³.

Le train avance très lentement d'abord à travers la Bretagne : Rennes, Redon, puis le Val de Loire : Nantes, Angers (1^{er} juillet), Saumur (2 juillet), Saint-Pierre-des-Corps (3-5 juillet). Le convoi effectue ensuite un large détour par le centre de la France : Bourges et Nevers (7 juillet). Les Alliés ont installé de solides têtes de pont en Normandie depuis près d'un mois. De nombreuses lignes ont été coupées. Les hommes sont fatigués et sur les nerfs. Ils ont faim, ils ont soif. Des bagarres éclatent sans qu'il soit possible d'y mettre fin. Enfin, le train repart et prend la direction du nord, direction Paris, via Montargis (10 juillet). Parvenu à Paris (11 juillet), en gare de la Chapelle, Pierre Fertil, comme beaucoup d'autres détenus, réussit à jeter par la lucarne du wagon, sur la voie, un petit morceau de papier sur lequel il a griffonné à la hâte quelques mots adressés à :

«Mme Daniélou⁴, Ecole Ste-Anne, Avenue de Neuilly, Paris». Au verso, il a écrit au crayon de papier : «Si avez l'occasion, prévenir Fertil, chez boulangerie Hénaf, Locronan que tout va bien. Suis de Locronan, connais Minette⁵. Pierre Fertil».

Ainsi, sans dire un mot sur les circonstances de son arrestation et de son voyage vers l'inconnu, il espère, avec ce pauvre billet, rassurer ses parents. Un cheminot patriote l'a en effet ramassé et l'a fait parvenir à destination.

Le 12 juillet, le train stoppe finalement en gare de Compiègne (Oise), après treize jours et douze nuits d'un voyage interminable et épuisant. Les prisonniers, sales et à bout de force, sont acheminés, à pied, sous escorte armée, pendant trois kilomètres, jusqu'au camp de Compiègne-Royallieu, une ancienne caserne de l'armée française, transformée par les troupes d'Occupation en Frontstalag 122.

Après ce voyage éprouvant, Pierre Fertil se remet peu à peu des souffrances endurées. Il parvient même à retrouver une certaine forme physique en se faisant nommer commissaire aux sports du camp. Hélas, le répit est de courte durée, puisque le 27 juillet le rassemblement effectué sur la place d'appel du camp met tout le camp en émoi. Un gros convoi de déportation de plus de 1000 prisonniers est formé et Pierre Fertil est du nombre. Le lendemain matin, le convoi quitte le camp de Royallieu, en une longue colonne de prisonniers obligés de se tenir par rangées de cinq, le tout escorté par des sentinelles en armes, en direction de la gare de Compiègne-marchandises. Dans le convoi, se trouve un autre prisonnier politique, arrêté pour faits de Résistance, Pierre Billaux. Les deux hommes ne se connaissent pas.

Pierre Billaux arrêté pour faits de Résistance le 3 mai 1944 dans l'Orne.

Pierre Billaux est originaire de Trun (Orne), où il est né le 3 juillet 1925. Issu lui aussi d'un milieu social modeste. Son père était ouvrier mécanicien, ancien combattant de la guerre 1914-1918 et sa mère, femme au foyer.

Après l'école primaire et le certificat d'études, le jeune Pierre est placé comme apprenti chez un coiffeur de Chambois (canton de Trun) ami de ses parents. Il a vu partir les mobilisés du village, et a appris par la T.S.F. la signature de l'armistice, le 22 juin 1940.

2 - Témoignage de Ronan Nédélec, petit-cousin de Pierre Fertil, extrait d'une lettre adressée à celui-ci datée du 1^{er} mars 2000.

Il est à noter qu'une autre rafle organisée par les SS a eu lieu dans le village de Crozon à la même époque en liaison avec ce sabotage. 52 personnes en ont été victimes.

3 - Lettre de Pierre Fertil adressée à ses parents, de Bruxelles le 16 mai 1945, à son retour de déportation.

4 - Pierre Fertil avait longuement hésité avant de trouver un nom connu qui fasse impression sur la personne qui ramasserait le petit papier. Il pensa d'abord au journaliste Charles Daniélou qui avait été député puis ministre et à sa femme, Madeleine, qui était aussi connue que lui. Reçue première à l'agrégation de Lettres en 1903, elle avait créé, quatre ans plus tard une Ecole normale libre pour former de futures enseignantes. En 1913, elle avait ouvert à Neuilly, le collège Sainte-Marie puis l'école Sainte-Anne. Profondément croyante, cette mère de six enfants, dont Jean, le futur cardinal, avait en outre fondé dès 1912, avec l'aide spirituelle du Père jésuite Léonce de Grandmaison la première communauté Saint-François Xavier.

5 - Minette était le surnom d'une fille de M. et Mme Daniélou. « Avec ce déclin, écrit Pierre Fertil, mon petit papier ne pouvait pas rester en panne. » (Courrier du 1^{er} novembre 2006).

La présence des soldats de la Wehrmacht, très corrects dans les premiers temps de l'Occupation, ne semble guère perturber les habitudes des villageois. Mais les mois passant, avec leur cortège d'interdictions, la contrainte de plus en plus pesante de l'heure du couvre-feu, les difficultés du ravitaillement et la pénurie de toutes sortes de produits de première nécessité aiguissent l'esprit critique du jeune apprenti qui écoute en cachette, et avec assiduité, les émissions en français de la radio de Londres.

Pierre Billaux se risque à quelques actions symboliques, comme le fait d'écrire à la craie sur les murs du village, les «V» de la Victoire, et quelques croix de Lorraine, suivant en cela la campagne lancée par la BBC, au mois de janvier 1941. Prenant un peu plus de risques, il participe avec quelques camarades à un dépôt de gerbe tricolore au pied du monument aux morts de la Grande Guerre, à Chambois, le 14 juillet 1942.

Les mois passent. Le jeune homme est toujours dans l'attente de trouver le contact qui le fera entrer vraiment dans une organisation de Résistance. L'occasion se présente à la fin de l'année 1943. Depuis le mois de septembre, un électricien de Trun, René Sénaque, a formé une antenne locale du mouvement *Vengeance*. L'un de ses fils connaît bien Pierre Billaux. Les deux jeunes ont fréquenté la même école communale. Le père est ainsi mis en confiance et accepte le jeune coiffeur comme nouvelle recrue pour le mouvement. D'autres jeunes de Chambois et du village voisin de Fel le rejoignent. Un nouveau groupe ornaï de Résistance est né.

Le père Sénaque donne oralement ses consignes. De temps en temps, il organise des séances d'instruction militaire dans des lieux discrets. On y apprend le maniement de la mitraillette anglaise Sten et le lancer de grenade, en attendant de pouvoir passer à l'action au moment du débarquement des Alliés que l'on pressent de plus en plus proche. Le groupe se charge de la cache des réfractaires au

S.T.O., de leur approvisionnement en faux papiers d'identité et en tickets de ravitaillement. De temps en temps, on distribue quelques exemplaires du journal clandestin *Défense de la France* apporté de Paris par un agent de liaison.

Malheureusement, les allées et venues de ces jeunes garçons, et aussi quelques imprudences, ont éveillé les soupçons. A la campagne où tout le monde se connaît, il est bien difficile de passer inaperçu. Un collaborateur notoire de Chambois fait parvenir une liste de suspects à la Gestapo. De grand matin, le 3 mai 1944, les agents du SD⁶ d'Alençon, secondés par une unité de SS qui participe au bouclage de Fel puis de Chambois, procèdent à la rafle des personnes dénoncées par le traître. A Fel, le clerc de notaire, Christian Echivard, désigné comme chef de groupe, est abattu d'une balle dans le dos alors qu'il tente de s'enfuir. A Chambois, sept personnes sont également arrêtées parmi lesquelles se trouve Pierre Billaux⁷.

Emmené à la prison des Ducs à Alençon, avec ses autres camarades, celui-ci subit plusieurs interrogatoires brutaux dans les jours qui suivent son arrestation. Dans les petites chambrées qui servent de cellules, il côtoie toutes sortes d'hommes, les uns admirables de courage, de dignité et de sang-froid, les autres, lâches et égoïstes, prêts à toutes les compromissions pour obtenir leur libération. En quelques semaines, le jeune coiffeur de Chambois a beaucoup appris sur l'âme humaine.

Quelques semaines plus tard, a lieu le transfert au camp de Compiègne-Royallieu, l'antichambre de la déportation pour les prisonniers politiques.

Leur déportation, le 28 juillet 1944, vers le nord de l'Allemagne

Le voyage vers l'inconnu, dans ces wagons à bestiaux, personne n'en imagine alors l'horreur, ce 28 juillet 1944. Nous possédons quelques témoignages de rescapés de ce convoi de déportation, comme celui de Gaston Brossard :

6 - S.D. : *Sicherheitsdienst* : Service de sécurité du Reich, ce que les Français ont pris l'habitude de nommer «Gestapo».

7 - Pour plus de détails sur le mouvement *Vengeance* dans l'Orne et le canton de Trun, nous renvoyons aux notices du CD-Rom sur la Résistance dans l'Orne édité par l'A.E.R.I. en octobre 2005.

«Nous avons eu la possibilité ou la chance de nous retrouver entre Orléanais, avec plusieurs Muratiens, des Normands, quelques Bretons et Parisiens. Avant la fermeture de la porte coulissante, un SS monte dans le wagon et nous fait entasser dans la moitié de la surface, puis nous fait passer de l'autre côté en nous comptant un par un. Nous sommes 55. C'était plus que ce qui était prévu par les inscriptions portées sur la paroi du wagon, mais c'était encore supportable»⁸.

Pierre Billaux se souvient de ces trois jours affreux passés dans «son» wagon : «La discipline acceptée au départ, pour que chacun puisse se caser au mieux, qui vole en éclat et les empoignades qui s'en suivent, la chaleur étouffante, l'air irrespirable avec une tinette qui déborde, et surtout la soif qui nous tenaille, quatre camarades abattus sur le ballast et l'espoir qu'avec l'arrivée au camp le cauchemar prendrait fin...»⁹.

Le témoignage le plus précis et détaillé sur ce convoi de déportation est celui d'un chirurgien breton, le docteur Paul Lohéac, arrêté à Gourin (Morbihan), le 24 mai 1944, pour avoir donné des soins à un chef du maquis des Montagnes Noires¹⁰.

«Nous stationnons en gare d'Amagne, aux environs de Reims. La chaleur, l'inconfort, la tristesse surtout nous accablent, et les heures s'écoulent avec une morne lenteur. Dans la matinée, les veilleurs à la lucarne disent voir un camarade marcher le long des voies, suivi par un Allemand armé d'une mitraillette, et soudain résonne douloureusement à nos oreilles, comme un écho de celui de cette nuit, le sinistre «taratata» d'une rafale. Anxieusement, nous interrogeons les observateurs, et ceux-ci confirment nos pressentiments ; un de nos camarades a été assassiné dans le dos. Un terrible silence règne alors, et les cœurs sont endeuillés. Il faudra subir, une autre fois encore, la même épreuve. Une heure plus tard, en effet, la scène se renouvelle, et tandis que la vigie nous la décrit, le bruit de la rafale en indique la terminaison tragique. La cause de ce double drame appa-

raît clairement ; à la suite de nos aventures de la nuit, les Allemands, mis en méfiance, ont examiné très soigneusement tous les wagons pour parer aux tentatives d'évasion. On nous confirma plus tard que le premier de ces malheureux avait effectivement commencé à couper quelques planches, mais le second s'était contenté d'agrandir un peu une fente des parois pour avoir de l'air et jouir du paysage. Leurs cadavres vont rejoindre, ceux des premiers fusillés dans notre wagon tragique. Nous roulons tout l'après-midi, avec la seule préoccupation d'étancher notre soif, essayant vainement, à chaque gare, d'apitoyer nos gardiens ou d'attirer l'attention des cheminots français. Une seule fois, nous pouvons être un peu ravitaillés en eau par des civils, quand les Allemands ne les voient pas; mais les plus favorisés en ont seulement quelques gorgées, et d'autres pas du tout. La soif est trop vive pour permettre la faim, et notre pain ne diminue pas vite»¹¹.

Peu après Longwy, le train s'arrête à nouveau et les occupants du wagon du docteur Lohéac qui avaient été obligés de se mettre en caleçon, en reprèsailles, après la tentative d'évasion de leurs deux camarades, peuvent récupérer leurs vêtements jetés pêle-mêle sur la voie. Dans la nuit du 29 au 30 juillet, la frontière avec l'Allemagne est franchie à Audun-le-Roman, et le train roule toute la journée du 30 jusqu'à Trèves puis Cologne. Dans cette gare, quelques conserves leur sont distribuées, mais personne ne peut les ouvrir, faute d'ustensile. Le convoi poursuit sa route, dans la soirée, à travers la Ruhr terriblement bombardée par les raids aériens alliés. Le lendemain, 31 juillet, vers midi, le train s'arrête dans la gare de «Hamburg-Wilhelmsburg», puis c'est la traversée de l'Elbe et la gare centrale d'Hamburg. Enfin, après un parcours d'une trentaine de kilomètres sur une voie unique, le convoi s'immobilise près d'un vaste bâtiment en construction : première vision du camp de concentration de Neuengamme, terminus de l'un de ces horribles voyages vers les camps de la mort.

8 - Témoignage de Gaston Brossard publié dans : Eric et Jean-Pierre Brossard, *Alice & Gaston, Un couple et son village dans la guerre, Artenay (Loiret) 1915-1919*, Editeur M. Brossard, 1995, p. 227.

9 - Témoignage de Pierre Billaux publié dans le livre intitulé : *Elles et Eux et la déportation*, composé par Caroline Langlois-Michel Reynaud, Editions Tirésias, 2005, p. 313.

10 - Docteur Paul Lohéac, *Un médecin français en déportation, F 39936, Neuengamme et Kommandos*, 1ère édition, 1949, 2^e édition 1988.

11 - Paul Lohéac, *op. cit.*, p. 37.

Dès la descente du train, les prisonniers ont tous l'impression d'entrer dans un autre monde. Pierre Billaux en a gardé un souvenir douloureusement intact : «*Les coups qui pleuvent pour hâter la descente des wagons, la mise en rangs par cinq sous les hurlements, la vue des SS hautains et méprisants avec la cravache dans la main droite et le chien menaçant, tenu en laisse par la main gauche, et ces drôles d'individus à l'allure et à l'accoutrement bizarre chargés de nettoyer les wagons, eux aussi malmenés, nous font tout de suite comprendre que nous sommes tombés dans un monde qui n'a plus rien à voir avec celui d'où nous venons et l'inquiétude nous prend en pensant à ce qui nous attend*»¹².

Les détenus F 39 359 et F 40 322 au camp de concentration de Neuengamme.

Neuengamme est le grand camp de concentration du nord de l'Allemagne. Les SS l'ont créé à partir d'une briqueterie confisquée à ses propriétaires juifs, dont ils avaient d'abord fait un Kommando extérieur du camp de Sachsenhausen-Oranienburg, situé à proximité de Berlin. Mais à partir du 4 juin 1939, Neuengamme est transformé en *Konzentrationslager* autonome. Joutant le camp des détenus, des usines d'armement se sont installées, à partir de l'été 1942, pour bénéficier de la main-d'œuvre concentrationnaire quasi gratuite mis à leur disposition par les SS : *Mettallwerke* (fabrication de fusils), *Messap* (Fabrication de mouvements d'horlogerie pour bombes), *Jastram-Motoren* (Construction de moteurs pour vedettes rapides), *D.A.W.* (Equipements pour les troupes et la SS). Puis, au fur et à mesure des besoins grandissants de l'armée, des Kommandos extérieurs (*Aussen-kommandos*) se sont créés, par dizaines, dans toute la région nord de l'Allemagne. L'Amicale de Neuengamme¹³ a dénombré 75 de ces Kommandos, sans compter les trois Kommandos mobiles (*Baubrigaden*), utilisés aux travaux de déblaiement des villes en ruines, à la réparation des voies ferrées, à la construction de fortifications et

d'abris anti-aériens. Les plus importants d'entre eux rassemblent plus de 2000 hommes (Hamburg-Spaldingstrasse, Farge-Valentin, Salzgitter Drütte, Husum-Schwesing, Ladelung et Meppen-Versen) et 2000 femmes (Helmstedt-Beendorf).

Avant d'être transférés dans l'un de ces Kommandos, les détenus séjournent au camp central (*Stammlager*) pour y effectuer le temps de la quarantaine. Dépouillés de tous leurs effets personnels, rasés des pieds à la tête, sans cesse humiliés, très souvent battus, les détenus ne sont plus aux yeux des SS que des numéros matricules, tout juste bons à effectuer des corvées dans le camp en attendant de pouvoir aller travailler pour le Reich dans une usine, un chantier, une mine. Pierre Billaux reçoit le numéro 39 359 et Pierre Fertil le 40 322.

Les SS ont en charge la garde et la surveillance du camp. Ils dirigent également tous les services internes, mais en délèguent l'administration aux détenus eux-mêmes : le secrétariat (*Schreibstube*), le service du travail (*Arbeitseinsatz*), la cuisine des détenus (*Häftlingsküche*), l'infirmerie (*Revier*), le magasin aux vêtements (*Effektenkammer*), le crématoire (*Krematorium*), etc.

Ce sont eux qui désignent parmi les détenus les responsables de ces divers services, qu'ils choisissent presque toujours parmi les Allemands ou Polonais, le plus souvent porteurs sur leur veste du triangle vert (insigne des «droit commun»). Certains détenus politiques, porteurs du triangle rouge réussissent aussi, à force de luttes clandestines, à se faire désigner à ces fonctions : doyen du camp (*Lagerältester*), chef de Block (*Blockältester*) et chef de chambrée (*Stubedienst*). Responsables des Kommandos intérieurs du camp, les *Kapos* et leurs assistants, les *Vorarbeiter*, exercent sur leurs co-détenus un pouvoir presque sans limite. Les postes confiés à ces détenus leur confèrent des privilèges très enviés (meilleure alimentation, absence de travail, tenue vestimentaire plus confortable, chambre particulière au Block) qu'ils sont, en général (comme toujours, il y eut des exceptions à la règle) prêts à

12 - Pierre Billaux, *op. cit.*, p. 313.

13 - *Mémorial des Français et des Françaises déportés au camp de concentration de Neuengamme et dans ses Kommandos*, publié par l'Amicale de Neuengamme, sans date.

conserver à n'importe quel prix. Ce sont donc, très souvent, les serviteurs zélés des SS qui se signalent par leurs comportements grossiers, brutaux, et même sauvages pour certains d'entre eux, et une immoralité sans borne. Après le SS, le Kapo est la deuxième grande figure qui émerge des récits et témoignages des déportés rescapés des camps nazis.

Le temps de la quarantaine est la période d'observation des détenus durant laquelle les nouveaux entrants sont seulement astreints aux corvées du camp et aux travaux sur les chantiers qui se sont ouverts à proximité. Pierre Billaux écrit à ce sujet : «*La vie à Neuengamme était identique à celle de tous les camps de concentration avec ses SS redoutables, ses Kapos et Vorarbeiters extrêmement brutaux, ses très longues journées de travail dans un harcèlement continu, sur des chantiers très pénibles comme celui des glaisières pour alimenter la briqueterie, sa nourriture pauvre et insuffisante, ses appels interminables, quel que soit le temps, ponctués de coups de «gummi» pour rétablir l'alignement, etc.*».¹⁴

En principe, cette période d'attente est prévue pour détecter les détenus porteurs de maladies qui pourraient se propager à l'ensemble du camp. Les besoins de l'industrie de guerre se faisant de plus en plus pressant, à la fin de l'année 1944, les SS écourtent souvent le temps de la quarantaine pour satisfaire le plus rapidement possible les besoins en main-d'œuvre des usines d'armement et des chantiers de construction.

Leur transfert vers le Kommando extérieur de Blumenthal-Bahrsplate.

Pierre Billaux et Pierre Fertil sont désignés, parmi un millier d'autres détenus¹⁵, pour partir en transport, au mois septembre 1944. La destination du convoi est un camp annexe de Neuengamme, situé sur la rive droite de la Weser, en périphérie sud de Blumenthal. Cette ville de quelques milliers d'habitants n'est située qu'à une trentaine de kilomètres en aval de Brême. Là, une filiale du consortium Krupp,

l'entreprise *Deschimag-Weser*, Société allemande de Construction de Navires et de Machines, a créé une unité de production, destinée à fabriquer des éléments de sous-marins à la demande de la *Kriegsmarine*. La direction de l'usine a demandé à l'Office principal d'administration économique SS (*SS-Wirtschaftsverwaltungshauptamt- WVHA*) un contingent important de manœuvres et surtout d'ouvriers qualifiés pour assurer la fabrication de turbines pour sous-marins. Le site de production est également en relation avec celui de Bremen-Farge qui est employé à la construction de l'énorme *Bunker* pour sous-marins, appelé base «Valentin». Ordre a ensuite été donné au commandant du camp de concentration de Neuengamme d'envoyer sans délai des centaines de détenus sur chacun de ces sites.

A Blumenthal, des entrepôts désaffectés ont été transformés en ateliers de mécanique et c'est là que les détenus venus de Neuengamme sont conduits tous les matins sous escorte armée, après vingt minutes de marche, depuis le *Lager* (camp). Celui-ci existait déjà avant leur arrivée, au lieu-dit : «*Bahrsplate*». De petite dimension, le camp est constitué de 11 baraques en bois, entourées d'une double clôture de fils de fer barbelés non électrifiés. A droite de l'entrée du camp, se tient la baraque de la *Schreibstube* (Secrétariat). Elle renferme les bureaux de l'administration du camp et de l'organisation du travail. Dans le prolongement de la *Schreibstube*, le long de la clôture, se tiennent les *Blocks* où dorment les détenus : les *Blocks 1* et *2* à l'ouest ; les *Blocks 3* et *7* au sud, du côté de la Weser ; les *Blocks 5* et *6* à l'est. Le *Block 4* est situé au centre du quadrilatère. Les autres baraques du camp abritent les services internes : au nord, le long du chemin qui conduit à l'usine, les cuisines (*Küche*) et les sanitaires (*Waschraum*) ; à l'est, entre le *Block 6* et le *Block 7*, l'infirmerie (*Revier*) et le magasin d'habillement (*Effecktenkammer*), auxquels il faut ajouter, dans la partie sud du camp, le cachot (*Bunker*) et la potence (*Galben*) dressée sur la place d'appel (*Appelplatz*).

14 - Pierre Billaux, *op. cit.*, p. 313.

15 - Un témoignage paru dans l'ouvrage en allemand : *Industrie, Behörden und Konzentrationslager 1938-1945*, (Industrie, administration et camps de concentration 1938-1945), mentionne le chiffre de 929 détenus déportés à Blumenthal, à partir de septembre 1944.

Pierre Billaux garde un souvenir relativement précis de cet épisode de sa vie de concentrationnaire. Il se rappelle avoir été affecté au *Block 3* du *Lager*, d'où par les fenêtres, il pouvait apercevoir la Weser, distante seulement de quelques centaines de mètres. Son métier de coiffeur ne le favorise guère au regard des besoins de l'usine. «*Ma qualité de coiffeur n'étant d'aucune utilité pour le travail demandé, je me suis retrouvé affecté au «Transport Colonne» dont la tâche était d'exécuter les corvées pénibles et dangereuses (transport de plaques de tôle, de bouteilles de gaz pour les soudeurs, déchargement avec des moyens rudimentaires de machines provenant d'usines bombardées, transportées par péniches, etc.). S'ajoute à cela le fait que les hommes qui formaient les équipes parlaient des langues différentes et que les Kapos étaient particulièrement féroces, le «Transport Colonne» était sans conteste la plus mauvaise place de l'usine*»¹⁶.

Les mois passent avec ses moments d'espoir et de découragement où la tentation de se laisser mourir est forte. Pierre Billaux atteint d'un phlegmon au bras gauche, consécutif à un coup de crosse, demeure plusieurs semaines au *Revier*, véritable mouiroir où le médecin français René Leherpeux tente de faire, avec trois fois rien, des miracles. L'hiver 1944-1945 est particulièrement froid. «*Le taux de mortalité augmenta. De 10 à 20 personnes mouraient chaque semaine*»¹⁷. Les causes sont toujours les mêmes : la malnutrition, le travail exténuant, les maladies ou les blessures non soignées et les crimes des SS ou des Kapos. Deux autres déportés présents à Blumenthal, un Français, Raymond Poirson (matricule 36767), et un Polonais, Tadeusz Smolinski, ont témoigné après la guerre, dans les colonnes d'un journal allemand de la région de Brême, sur les conditions de vie du Kommando de Blumenthal-Bahrsplate. «*Les travailleurs forcés (...) mal nourris, se volaient entre eux la nourriture, le pain et, dénon-*

cés par leurs camarades, subissaient de fortes répressions et punitions. Les récidivistes étaient battus à mort avec des sabots de bois. (...) Il reste un fait ayant marqué la mémoire de Poirson et Smolinski qu'ils n'oublieront jamais sans doute (...). C'est la pendaison de ces deux prisonniers polonais, en octobre 1944, pour avoir volé une courroie de machine en cuir afin de réparer leurs chaussures. Ce fait leur coûta la vie. Les habitants de Blumenthal et alentours étaient informés de ces faits. Certains d'entre eux, afin de ne rien perdre du spectacle, depuis la fenêtre de leur habitation, s'armaient de jumelles, d'autres montaient sur les arbres. Le fait important était que cette pendaison, pour une faute aussi bénigne, était liée à la nationalité et non à la faute commise. L'on avait tout de même plus de respect pour les Français. Pour la découverte d'un tunnel creusé en direction de la Weser, leurs camarades de Lyon n'ont été punis que de bastonnades»¹⁸.

A la mi avril 1945, le bruit du canon est parfaitement audible dans la basse vallée de la Weser. Le front se rapproche. Les commandants des Kommandos extérieurs de Neuengamme reçoivent l'ordre de rapatrier les détenus sur le camp central.

De Blumenthal à Sandbostel, l'évacuation de Pierre Fertil.

Ces évacuations se sont toutes déroulées dans des conditions épouvantables et elles sont responsables de la mort de plusieurs milliers de détenus des camps de concentration nazis, quelques semaines seulement avant leur libération. Chaque évacuation est singulière dans son itinéraire et ses modalités d'exécution.

Celle de Blumenthal s'est effectuée en deux convois distincts : celui des invalides et des malades parti en premier, le 6 avril 1945, d'une part, et celui des valides qui a quitté le Kommando le 7 ou le 8 avril, d'autre part.

16 - Pierre Billaux, *op. cit.*, p. 314.

17 - Témoignage d'un déporté au camp de concentration de Brême-Blumenthal, reproduit dans *Industrie, Behörden und Konzentrationslager 1938-1945*, p. 3.

18 - L'article de journal est accompagné d'un dessin de Pierre Lefèvre représentant la pendaison des deux détenus polonais à l'automne 1944, d'une photographie du Block 7, prise par Pierre Billaux, en 1953 lors d'un pèlerinage, où un tunnel d'évasion a été découvert quelques jours avant l'évacuation du camp, et un plan du camp de Blumenthal dessiné également par Pierre Billaux.

Que s'est-il passé pour le premier convoi d'évacuation de Blumenthal, celui des invalides parmi lesquels figure Pierre Fertil? Les SS ont sélectionné les détenus présents au *Revier* qui ne sont pas en état d'effectuer la marche d'évacuation du camp décrite plus haut auxquels ils ont ajouté les malades et invalides du Kommando de Schützenhof qui sont venus les rejoindre le 6 avril. Pierre Fertil est en effet très affaibli et s'est trouvé, pour cette raison, dans le groupe des invalides, des malades, des blessés et tous ceux que l'on surnomme dans les camps de concentration les «Musulmans», c'est-à-dire, ceux qui sont inaptes au travail et qui n'en ont plus pour longtemps à vivre. Ces détenus ont quitté le camp de Blumenthal à pied et longé l'immense aciérie «Norddeutsche Hütte», qui a été bombardée par l'aviation alliée quelques jours auparavant. Près de la gare de Vegesack, sur une voie de garage, attend un train constitué de wagons à bestiaux fermés et de bennes à minerai. Les malades et les «Musulmans» du Kommando de Farge évacués du Bunker qui leur tient lieu de camp les y rejoignent. Dans une lettre adressée à ses parents, écrite à l'hôpital Saint-Pierre de Bruxelles, le 16 mai 1945, Pierre Fertil évoque très rapidement ce voyage infernal, effectué en train à travers le nord de l'Allemagne, jusqu'au camp-mouroir de Sandbostel.

«A l'approche des Alliés, on nous a évacués : les malades et les faibles, comme moi, ont été concentrés dans un train : le train de la mort. Ce train a fait la navette 8 jours pour nous conduire à 60 km du point de départ. Nous étions à 80, 90, 100 par wagon. Tous des malades, pleins de poux, entassés les uns sur les autres, presque pas de pain, pas d'eau. Il y avait là des opérés de 2 ou 3 jours, des amputés qui hurlaient car il y avait toujours quelqu'un qui s'appuyait sur leur moignon. La nuit, impossibilité de dormir. Les Russes ne se gênaient pas pour tuer leurs voisins à coups de souliers ferrés. Comme nous

étions tous malades, sans nourriture, sans soins, les plaies pourrissaient et la mortalité est devenue effrayante. Un matin, après avoir dormi une heure de toute la nuit, je me suis réveillé avec deux cadavres sur moi. Exactement comme si de rien n'était, j'ai tant bien que mal repoussé les cadavres et j'ai grignoté quelques miettes qu'il y avait dans ma poche. Tous les jours, le train s'arrêtait de longues heures. Les moins malades qui tenaient à peine debout creusaient des fosses où l'on mettait morts et mourants¹⁹. Je ne sais pas si elles ont été découvertes. En route, nous avons été mitraillés, bombardés. Dans une gare attaquée, on nous a mis exprès le long d'un train de D.C.A. Enfin, nous sommes arrivés dans une gare, en pleine brousse, à 11 km de deux camps : un de prisonniers de guerre et un de déportés. C'est ce que je ne pouvais pas vous dire à cause de la censure»²⁰.

Le vendredi 13 avril le train est en fait arrivé à Bremerwörde, après avoir été mitraillé par un avion allié à Wintermoor. Les derniers kilomètres doivent être franchis à pied. C'est sans doute l'un des tout premiers convois de déportés à parvenir à «Sandbostel, un camp de prisonniers de guerre, le Stalag X B. Il y a là 14000 prisonniers, dont 5000 Russes, 4000 Polonais et bien d'autres...»²¹.

Pierre Fertil garde encore très distinctement en mémoire les dernières semaines de son calvaire concentrationnaire :

«Sandbostel, on ne peut imaginer pire horreur. Une sinistre mare d'eau noirâtre sur laquelle flottent des cadavres. Et c'est cette eau que boivent les déportés.

Autour de la mare, des baraques sans porte ni fenêtre, et dans chaque baraque, 800 déportés à même le sol. Un épais tapis vivant aux mouvements reptiliens dans les excréments et les immondices. Les cas de cannibalisme sont fréquents. Il y a 300 morts par jour. Partout des monceaux de cadavres, certains soigneusement alignés. Et de temps en temps, une

19 - Mot souligné par Pierre Fertil dans la lettre.

20 - Cette lettre du 16 mai 1945 fait suite à une précédente lettre écrite le 11 mai au camp de Sandbostel, dans la partie réservée aux prisonniers de guerre.

21 - Général Pierre Brunet, *Les martyrs de Neuengamme*, Le Cercle Historia, Librairie Jules Tallandier, 1975, p. 314.

main qui bouge, un œil sans regard qui s'ouvre. Et là, j'ai rencontré un prisonnier de guerre volontaire pour une corvée dans le camp. Il était de Brest. Mes parents habitaient Brest. Il m'a dit que la ville était détruite... Nous avons sympathisé. Il m'a assuré qu'il allait revenir vêtu de deux uniformes. Il a tenu parole (Merci à René Favennec, décédé depuis)²². Je me suis habillé en uniforme de PG après avoir quitté mes habits rayés. Je sais que je risque ma vie. Les SS sont toujours là. Ils tirent sur les PG qui s'approchent du camp. Prévenu du départ de la corvée des PG, je me suis mêlé au groupe et je suis passé devant le contrôle SS et Schupo, ma carte de PG à la main, le pouce sur la photo qui n'est pas la mienne, avec un sourire et le cœur qui battait la chamade. Voilà mon évasion.

J'ai été choyé par les PG. Un soir, j'ai été invité au spectacle, une revue. J'étais assis pas loin des officiers allemands qui occupaient les premières places. J'ai bu un verre de vin. Et à cent mètres, c'était l'enfer. Le camp est délivré le 29 avril 1945. J'ai assisté à l'arrivée des tanks anglais, inconscient du danger. Je serre dans ma main la croix métallique faite pendant mon travail en usine (le sabotage, c'était la pendaison). On peut lire sur cette croix : «MAMAN». Cette maman m'a donné la force nécessaire pour survivre. L'idée de faire souffrir ma mère en disparaissant m'était insupportable. Je me souviens avoir pleuré. Chaque jour, ma mère allumait un cierge à l'église de Locronan²³.

Pierre Fertil est donc sauvé. Mais qu'en est-il de son camarade de misère, Pierre Billaux, parti pour une autre destination ?

De Blumenthal à la baie de Lübeck : l'évacuation de Pierre Billaux

Pour les valides parmi lesquels se trouve Pierre Billaux, l'évacuation de Blumenthal «fut une

longue et harassante «marche de la mort» où de nombreux camarades restèrent sur le bord du chemin, et qui dura huit jours jusqu'à notre retour à Neuengamme²⁴. Elle commence le dimanche 8 avril 1945, en début d'après-midi. Elle est décrite avec précision par un déporté politique belge, Raymond Van Pee (matricule n° 44 989 au K.L. Neuengamme). Le matin même, cinq prisonniers polonais et russes qui, pendant la nuit, avaient volé des cigarettes et de l'alcool sont assassinés par le Kapo Bruno : «Après son méfait, il se mit au garde-à-vous devant le commandant SS du camp et après avoir fait le salut militaire, lui dit : «Sie werden nicht mehr klauen. Sie sind alle tot». (Ceux-ci ne voleront plus. Ils sont tous morts.) Lui-même était couvert de sang²⁵. La colonne qui évacue le Kommando de Blumenthal comprend environ 1500 détenus provenant des Kommandos de Schützenhof (582 détenus arrivés la veille, le 7 avril 1945) et de Blumenthal (929 détenus), divisés en groupes de 100. Chaque groupe est escorté de huit à dix soldats de la Kriegsmarine, soldats âgés de 42 à 50 ans, et de quatre à cinq SS armés de mitraillettes. Le soir, la colonne parvient au camp de Farge (1^{ère} nuit, 8 km parcourus), où les déportés passent la nuit. Du lundi 9 avril au jeudi 12 avril, la colonne, grossie des 2092 déportés évacués de Farge, traverse de nombreux villages : Schwanewede, Uthlede, Hagen (2^{ème} nuit, 25 km), Bramstedt, Bokel, Stubbe, Beverstedt, Stemmermühlen, Horst (3^{ème} nuit, 21 km) Kirchwistedt, Volkmarst, Barchel (4^{ème} nuit, 10 km).

Le soir, les détenus sont enfermés dans des usines désaffectées, des granges, des porcheries, des fermes. Pas un jour ne passe sans que les SS de l'escorte n'abattent des prisonniers pour le vol de quelques betteraves (quatre à cinq détenus le lundi 9 avril), pour des tentatives de fuite (cinq autres prisonniers le mardi 10 avril), ou parce qu'ils ne sont plus

22 - Dans une attestation rédigée à Plouguerneau, le 30 mars 1946, le sauveur de Pierre Fertil a écrit : « Je soussigné Favennec René, ancien PG au Stalag XB à Sandbostel, matricule 37677, certifie avoir fait évader du camp de déportés politiques voisin M. Fertil Pierre, Joseph, Marie, né le 10 février 1923 à Moisdon-la-Rivière. M. Fertil était dans un état physique plus que lamentable, et, j'ai craint sérieusement qu'il ne revoie plus la France. Il avait à la fois typhus et dysenterie, surtout le cœur était atteint. R. Favennec».

23 - Témoignage rédigé par Pierre Fertil, le 18 mars 2007.

24 - Pierre Billaux, *op. cit.*, p. 314.

25 - Raymond Van Pee, Ng n° 44 989, « Historique de la marche de la mort 1945, Evacuation des Kommandos Schützenhof, Blumenthal et Farge vers le KZ Neuengamme du 7 avril 1945 au 15 avril 1945, et évacuation du KZ Neuengamme vers la baie de Lübeck du 21 avril 1945 au 3 mai 1945 ». Texte rédigé le 11 octobre 1988 et publié dans le *Bulletin de l'Amicale Internationale de Neuengamme*, n° 90, p. 15-18.

capables d'avancer (le nombre exact n'est pas connu). Le jeudi 12 avril «*Arrivée à Bremerwörde, à la gare de triage, le long d'un chemin sablonneux. De loin, nous aperçûmes déjà les wagons de marchandises qui nous étaient destinés. Chemin parcouru, environ 10 km, avec également sur le chemin plusieurs morts. Enfermés à quatre-vingts par wagon*»²⁶. Les déportés du Kommando de Blumenthal ont donc parcouru à pied 75 km en cinq jours. La seconde partie de l'évacuation s'effectue en train. Au cours de la journée du 13 avril, le convoi passe par Stade, Horenburg, Buxtehude et Hamburg (6^{ème} nuit passée sous un bombardement. On compte plusieurs dizaines de morts parmi les détenus du convoi). Le 14 avril, le train s'arrête à Winsen. Les détenus reprennent leur marche forcée par Drage puis traversent l'Elbe sur un bac. Ils auront parcouru 91 km en train et marché encore 15 km avant d'arriver au camp de concentration de Neuengamme, le dimanche 15 avril 1945.

Un autre déporté belge, Victor Malbecq (matricule n° 44 629 au K.L. Neuengamme) a également publié un récit de cette évacuation, commune aux trois Kommandos extérieurs de Schützenhof, Blumenthal et Farge. D'après certaines estimations, écrit-il, plus de la moitié des prisonniers périt dans cette évacuation organisée par les SS. «*Il ne suffit pas de retracer les itinéraires de ces deux convois de la mort, il faut encore se rendre compte des conditions effroyables dans lesquelles ils ont été réalisés. La lecture des récits des rescapés est édifiante à ce sujet. Dans le train, les détenus ne reçurent qu'une seule fois de la nourriture, des rutabagas et/ou des pommes de terre réquisitionnés par les gardiens du train, des vieux de la Kriegsmarine. Ils ne reçurent aucune boisson, l'eau leur était refusée, tant par les cheminots dans les gares que par leurs gardiens. Le long de la marche de la mort, les SS et la grande partie de la population civile refusèrent également toute boisson et quand, par hasard, une femme présentait de l'eau aux détenus assoiffés, elle était repoussée par les gardes*»²⁷.

Dans le camp-mère (*Stammlager*), le commandant SS Max Pauli organise l'évacuation des milliers de détenus qui s'entassent dans les Blocks de Neuengamme en provenance des grands camps de concentration de l'est et des Kommandos extérieurs du nord-ouest du Reich. Le témoignage du médecin français, le docteur Paul Lohéac (matricule n° 39 936) décrit bien la situation : «*L'avance russe à l'Est est concrétisée bientôt par l'arrivée de nombreux déportés, venant d'Auschwitz et de Sachsenhausen. A peine ont-ils passé quelques jours à Neuengamme. Tous les valides ont été dirigés sans retard vers les Kommandos disséminés dans le nord-ouest de l'Allemagne, car le camp principal ne peut les héberger. Pendant tout l'hiver, malgré l'énorme mortalité, les camps secondaires ont été submergés de malades, d'invalides, d'hommes épuisés et squelettiques, incapables de travailler, même sous la matraque. Les Allemands ont alors décidé de ramener à Neuengamme tous ces inutiles et de les parquer dans les Blocks de repos, dits Blocks Schonung, où la vie, paraît-il, n'était guère reposante. Quinze mille à seize mille hommes vivent ainsi à Neuengamme, quand dix mille y seraient à l'étroit*»²⁸.

Le 15 avril, les détenus évacués des Kommandos de Blumenthal, Schützenhof et de Farge sont épouillés et ils doivent troquer leur tenue rayée pour des vêtements civils. Heureuse surprise, les déportés français, belges, hollandais, etc. reçoivent un colis de la Croix-Rouge américaine, le premier après dix mois de captivité ! Les Russes n'ont pas cette chance et cette injustice est la cause de nombreuses et terribles bagarres entre prisonniers. Le répit accordé aux détenus par les SS est de courte durée. Dans la nuit du 19 au 20 avril commencent les premières évacuations en direction de la baie de Lübeck. Les prisonniers y sont encore une dizaine de milliers. Le plan d'évacuation est tenu secret. Aucun des détenus qui quittent le camp de Neuengamme en convois successifs, entre le 19 et le 26 avril, ne connaît la destination du train qui roule en direction du nord-est. Mais les conditions paraissent plus propices

26 - Raymond Van Pee, *Idem*.

27 - Victor Malbecq, n° 44 629, « Kommandos extérieurs Blumenthal-Schützenhof-Farge », in *Bulletin de l'Amicale internationale de Neuengamme*, n° 87, p. 2-3.

28 - Témoignage du Docteur Paul Lohéac, *Un médecin français en déportation*, F 39 936, Gourin, 1988, p. 150.

que dans les transports précédents. Tout le monde sent proche la fin de la guerre. La Croix-Rouge internationale s'est déjà manifestée avec les colis et le bruit d'une évacuation sur la Suède, par son intermédiaire, se répand comme une traînée de poudre. L'espoir renaît. L'illusion aura été de courte durée. Le voyage ne dure pas longtemps et déjà les SS font descendre les déportés des wagons sur les quais de Lübeck pour les faire monter à bord d'un petit cargo très endommagé par une explosion. Tout un côté a été colmaté avec du bois. Quelques jours passent et les rumeurs vont bon train parmi les déportés. «Que va-t-on faire de nous ?» se demandent la plupart d'entre eux. Certains pensent qu'ils vont être évacués sur la Norvège ou la Suède. Tous espèrent une rapide libération.

Avec tout un groupe d'autres déportés, Pierre Billaux passe du petit cargo transformé en prison flottante, sur *l'Athen*, un vieux cargo qui les emmène auprès d'un grand navire ancré au large. Les SS les font monter à bord du grand paquebot allemand désaffecté, le *Cap Arcona*, l'un des fleurons de la flotte de commerce dont Hambourg était, avant la guerre, le port d'attache. Sur le bateau, il y a environ 6000 déportés de Neuengamme et de ses Kommandos. Toutes les cabines sont occupées. Certains se sont installés dans le fumoir. Tous les déportés souffrent affreusement de la faim et de la soif. Les jours passent avec ses moments d'espoir et d'angoisse. Les prisonniers passent leur temps à parler et à dormir. Puis un jour, une patrouille ratisse les coursives du paquebot et emmène avec elle tous les détenus qui se trouvent devant elle. Pierre Billaux est de ceux-là. La suite des événements est terrifiante. Laissons la parole à André Duroméa, le futur maire du Havre, qui a effectué le même parcours que Pierre Billaux dans la phase finale de l'une des colonnes d'évacuation de Neuengamme : «*Ce matin-là, on vient nous chercher et nous sommes transférés (du Cap Arcona) sur l'Athen. Je descends tout au fond de la cale. C'est très sale, tout est souillé d'excréments, ça pue, c'est infect. Nous sommes plusieurs centaines, entassés*

là. Je ne vois même plus le ciel. Je décide au bout d'un moment de remonter à la surface. C'est une rude entreprise. Dès que j'apparais à l'écouille, un gardien se met à gueuler. Si mes mains atteignent le dernier échelon, j'ai droit à un coup de talon sur les doigts. Enfin, après plusieurs tentatives, trompant sa vigilance, j'arrive à me faufiler sur l'entrepont. Ce n'est pas le paradis, mais c'est mieux et je peux apercevoir un coin de ciel. Il y a des centaines de déportés entassés, allongés sur les tôles de l'entrepont. J'erre à la recherche de camarades, en vain (...).

La nuit suivante, nous sommes réveillés par une violente explosion qui fait vibrer le navire. Dans l'ignorance de ce qui s'est passé, nous nous rendormons.

Le matin, règne sur ce bateau une agitation fébrile. Les Allemands font monter sur le pont des déportés habillés en rayé, puis les font redescendre, puis remonter encore. Cela dure plusieurs heures. Nous comprenons que des avions alliés survolent les navires et que les nazis veulent montrer que leur «cargaison» est composée de déportés.

Mais, en même temps, ces bateaux sont armés, et ils tirent sur les avions. Nous entendons alors le fracas des explosions et des gars qui crient : «Le Cap Arcona est en feu !»

Les moteurs de notre cargo se mettent en marche et nous le sentons se déplacer. Les moteurs s'arrêtent, on attend.

Un cri : «Le bateau coule !» La panique s'empare de tout le monde. Des grappes humaines s'accrochent aux échelles. Des hommes se battent, et personne n'arrive à grimper. Ceux qui sont dans la cale tentent de déplacer les panneaux pour remonter vers le pont. C'est affreux. Les déportés qui sont déjà sur le pont font passer d'autres échelles et enfin nous arrivons à l'air libre, pour constater que ce n'est pas notre bateau qui coule, mais le Cap Arcona qui est couché. Sur les 6000 déportés qui étaient à bord, seuls 150 ou 200 seront sauvés. Les deux autres bateaux, le Thielbeck et le Deutschland ont aussi été coulés»²⁹.

29 - André Duroméa raconte : *la Résistance, la Déportation...* Le Havre, Messidor/Éditions sociales, Paris, p. 172-173.

La tragédie s'est produite le 3 mai 1945. Le *Cap Arcona* et les trois cargos ont été attaqués à partir de 14 h 30 par une escadrille de chasseurs-bombardiers de la Royal Air Force. Les pilotes ne disposaient d'aucune information concernant ces navires qu'ils ont pris pour des transports de troupes. Ils savaient seulement qu'un avion de reconnaissance de la RAF avait, quelques heures auparavant, essuyé le feu de deux navires en rade de Lübeck. Le *Thielbeck* et l'*Athen* avaient en effet été équipés en canons de DCA. Tous arboraient le drapeau rouge à croix gammée. Les déportés embarqués dans les ponts inférieurs du *Cap Arcona* et dans les cales des trois cargos ne pouvaient être distingués. La méprise a été totale.

Le bilan effroyable, basé sur des estimations, varie, parfois sensiblement, suivant les auteurs. Des 2000 déportés³⁰ que recélaient les cales du *Thielbeck*, une cinquantaine, seulement, parvient à sauter du navire, à éviter l'hydrocution des eaux glaciales de la Baltique et, après plusieurs heures passées sur des radeaux de fortune, à être recueillis par des barques de pêcheurs allemands requis par les soldats britanniques qui ont conquis la ville de Neustadt. Sur les 6000 à 6500 détenus qui se trouvaient à bord du grand paquebot, le *Cap Arcona*, 350 hommes, dont 11 Français, ont réussi à s'extraire du brasier, car le navire, en feu, a été bombardé par des roquettes incendiaires. Au total, la tragédie de la baie de Lübeck a fait au moins 7000 à 7500 morts et disparus.

Des quatre bateaux qui se trouvaient dans la baie de Lübeck, à peu de distance des côtes, seul le cargo *Athen* n'a pas été touché par les tirs des chasseurs britanniques. Enfermés dans les cales, les 1998 déportés qui s'y trouvaient, parmi lesquels Pierre Billaux, ont pu débarquer, après la tragédie, dans le petit port de Neustadt, sur la Mer Baltique.

«Après un débarquement périlleux nous eûmes la surprise et la joie de voir un engin blindé britannique qui venait de prendre position au bout du quai.

Le drame en mer avait donc eu lieu alors que les Anglais étaient arrivés sur la côte»³¹, écrit, amer, Pierre Billaux.

Deux rapatriements très différents.

Lorsque les Britanniques libèrent le camp de Sandbostel le 29 avril 1945, des centaines de cadavres gisent à même le sol. Les survivants, tous décharnés, hagards et couverts de vermine, sont atteints, pour la plupart, par le typhus et la dysenterie. Beaucoup agonisent, au milieu des morts, sur le sol, dans le dénuement le plus complet, la saleté et une puanteur épouvantable. Pensant bien faire, les Anglais vont involontairement aggraver la situation des déportés, et accroître le nombre des morts, comme le relate avec regret mais sans ressentiment le docteur Paul Lohéac : *«L'excès subit de nourriture et la qualité inadéquate de celle-ci ont été la cause de flux diarrhéiques qui ont achevé en quelques heures un grand nombre de déportés, au moment même où ils touchaient au port et pouvaient espérer la joie de survivre à de longues souffrances. La guerre est cruelle sans doute, et la vie de quelques centaines de déportés comptait peu dans cette immense tuerie. Il est regrettable que, malgré l'expérience des camps dont la libération avait précédé la nôtre et qui avait montré la nécessité de réalimenter avec la plus extrême prudence et sous une surveillance médicale attentive tous les déportés sans exception, le service sanitaire soit arrivé trop tard pour sauver de nombreuses vies humaines. En dépit de cette réserve, nous gardons une profonde reconnaissance aux Anglais qui, dès leur arrivée, se sont occupés de nous avec dévouement»³².*

Pierre Fertil n'est pas immédiatement rapatrié de Sandbostel. Il s'y trouve encore, le 11 mai, date de la première lettre qu'il peut envoyer à ses parents et à ses sœurs :

«Ouf ! Soupir de soulagement. Les barbelés n'existent plus. Je n'ai plus cette hantise de la mort

30 - Chiffre donné par le Général Pierre Brunet, *Les martyrs de Neuengamme*, Cercle Historia, Librairie Jules Tallandier, Paris, 1975, p. 350-351. Une source allemande : Gerd Stolz, « *Cap Arcona* », 3 mai 1945, *Spuren der Vergangenheit Mahnung für die Zukunft*, Kandel/Wiedey, 1995, indique, pour le *Thielbeck*, 50 rescapés sur un total de 2800 détenus présents à son bord, et pour le *Cap Arcona*, 350 rescapés sur un total de 4600 prisonniers.

31 - Pierre Billaux, *op. cit.*, p. 315.

32 - Docteur Paul Lohéac, *op. cit.*, p. 190.

qui me guettait à chaque instant. Si vous saviez par où je suis passé. C'est un miracle que je sois encore en vie. [...] J'ai vu périr des milliers de camarades après d'atroces souffrances. Aussi je sors de là avec un optimisme que rien ne pourra ébranler. Si vous saviez ce qu'est la VIE et la LIBERTE ! [...] Il y a quelques jours, j'étais encore en plein milieu de la bagarre, à laquelle j'assistais en spectateur derrière les barbelés. Nous avons vu les Tommies arriver, les Frisés s'enfuyaient. On voyait la terre soulevée par les balles. Les obus éclataient un peu partout dans le camp même. A part les balles qui miaulaient désagréablement, je me serais cru au cinéma. J'aurais un tas de choses à vous raconter, je ne peux encore tout vous dire, mais j'ai eu de la chance, notamment pour mon évasion... Maintenant je n'ai qu'une hâte, c'est de vous retrouver, c'est de revoir la France, Brest, Locronan. Quelle joie, quel bonheur immense nous attend. A bientôt.

Votre fils et frère qui vous aime par dessus tout. Pierre»³³.

Le 14 mai, il quitte en camion le camp de prisonniers de guerre de Sandbostel pour Lüneburg (Basse-Saxe) d'où il embarque, avec 40 prisonniers de guerre, dans une forteresse volante, sans siège, pour atterrir à Bruxelles. Son état de santé est très mauvais. A l'arrivée, il est immédiatement hospitalisé à l'Hôpital Saint-Pierre. Sa température atteint 40°. Littéralement épuisé, il reste sous surveillance pendant quelques jours, sous perfusion dans une sorte de demi coma. Le 16 mai, la fièvre persiste, mais il peut écrire une seconde lettre à ses parents dans laquelle il leur raconte succinctement son parcours depuis la rafle de Plonévez-Porzay.

Ses parents, n'en pouvant plus d'attendre, font le voyage jusqu'à Bruxelles pour le voir. L'émotion qui les étreint tous ne peut se décrire.

Ayant repris quelques forces, Pierre Fertil peut quitter Bruxelles pour Paris, en train couchettes, puis sans passer par le centre d'accueil Lutétia, il est hospitalisé à l'Hôpital Bichat. Lorsqu'enfin, il peut ren-

trer à Brest, c'est pour trouver un appartement éventré par les bombardements, mais encore habitable. Il a perdu 35 kilos, mais il récupère très vite malgré la gale et l'asthénie. Après avoir vu et vécu tant de misères humaines, il décide de reprendre des études pour devenir médecin.

Le rapatriement de Pierre Billaux s'est effectué très différemment de celui de Pierre Fertil, et encore aujourd'hui il en garde un souvenir bien amer.

Libre, mais abandonné à son sort, Pierre Billaux erre en compagnie d'un camarade à la recherche de nourriture et finit par trouver du fromage hollandais dans un wagon de chemin de fer de la gare de Neustadt. D'autres déportés sont passés avant eux et la faim des autres rescapés des camps de la mort est telle qu'ils leur faut presque se battre pour défendre leur morceau de fromage. D'autres déportés ont trouvé dans un dépôt de la Kriegsmarine du lait condensé, du sucre en poudre, de la poudre d'œuf. Certains sont morts pour avoir mangé sans retenue cette nourriture totalement inadaptée à l'état de leurs organismes.

Les deux hommes passent leur première nuit de liberté dans des bureaux abandonnés.

«Dans la crainte de la propagation du typhus qui sévissait à bord de l'Athen, les Anglais qui avaient conquis toute la côte, ce même 3 mai 1945, nous regroupèrent dans des casernes de la Kriegsmarine et il nous fallut attendre trois semaines pour notre rapatriement. Nous avons très mal vécu ce long temps d'attente. L'organisation du ravitaillement et des soins se fit lentement et de nombreux camarades moururent pendant ces jours-là»³⁴.

Passé ce délai, Pierre Billaux est évacué par camion dans un convoi formé de plusieurs véhicules blancs de la Croix-Rouge internationale jusqu'à un grand camp de regroupement où tous les rapatriés subissent un interrogatoire effectué par un officier français de la sécurité militaire. Il s'agit pour ce militaire de démasquer les quelques ressortissants français qui se sont fourvoyés dans la SS ou la L.V.F. et qui tentent de se fondre dans le flot des prisonniers

33 - Archives familiales de Pierre Fertil.

34 - Texte de Pierre Billaux rédigé le 14 mai 2007.

de guerre, des requis du STO et des déportés des camps de concentration.

Quelques jours plus tard, le jeune Ornaïs peut enfin monter à bord d'un train de voyageurs qui s'arrête une première fois en gare de Bruxelles où l'on a apporté à tous les rapatriés un accueil extrêmement chaleureux. Puis c'est le passage de la frontière et l'arrêt en gare de Lille, le 27 mai 1945.

Dans la grande ville du Nord, existe un important centre de rapatriement mis en place par le Ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés dirigé par Henri Frénay.

«Au grand centre de rapatriement de Lille, après la douche et la visite médicale (où après une radiographie, on me trouva quelque chose au poumon droit), nous avons reçu un vestiaire (mais à cause d'un œdème dans les membres inférieurs, j'ai dû prendre des chaussures beaucoup trop grandes.) Puis après avoir rempli un dossier et touché un pécule de 1000 francs, c'est munis de la fameuse carte de rapatrié que nous avons pris le train pour Paris»³⁵.

Arrivé à Paris, Pierre Billaux ne passe pas par le centre d'accueil Lutétia installé dans le grand hôtel réquisitionné du boulevard Raspail, comme l'ont fait beaucoup d'autres déportés³⁶. Il ignore encore que son ami belge Guy Melen, de Liège, rentré plus tôt par avion, a adressé du Lutétia un télégramme à ses parents pour leur apprendre par ces quelques mots : «Pierre... libéré 3 mai Lübeck...Bonne santé» qu'il était encore en vie.

Ultime étape du voyage de retour, Pierre Billaux est ramené en camionnette par un épicier de Falaise venu au ravitaillement, de la gare de Caen à Potigny où l'attendent impatiemment et avec la joie intense que l'on devine, ses parents, mais aussi sa sœur Geneviève et son jeune frère André «*qui avaient traversé cette terrible Bataille de Normandie sans dommage*»³⁷.

Pour Pierre Billaux et pour Pierre Fertil qui ont vécu une expérience tragique combien proche mais pourtant différente, commence le temps de la recons-

truction et d'une vie nouvelle à jamais marquée par l'univers concentrationnaire qui les habite encore.

Deux vies d'hommes bien remplies.

J'ai demandé à ces deux hommes, qui sont aussi devenus mes amis, de résumer leur parcours personnel depuis leur retour des camps par des itinéraires séparés jusqu'à leur rencontre en 1998.

Très diminué physiquement, Pierre Fertil a écrit ces lignes que nous livrons telles quelles aux lecteurs des Archives du Calvados. Le souvenir est intact, les idées restent claires et le style est encore alerte.

«Subjugué par l'importance des médecins en K.L., je décide de faire médecine. Fin 1944, je passe mon PCB sans problème et je rentre en 1^{ère} année de médecine. En avril 1946, avec une autorisation spéciale du ministère, je passe le concours d'externe des hôpitaux. Miracle ! Je suis reçu devant des candidats ayant terminé leur médecine. J'achève ma spécialité d'anesthésie-réanimation en 1951. Je passe en 1952 mon concours hospitalier à Nantes. Le Docteur Cornet attendait mon retour pour commencer la chirurgie cardiaque. C'était un homme extraordinaire, intelligence brillante, plein d'humour, fidèle en amitié, excellent chirurgien et en même temps un meneur d'hommes. Et il fallut vraiment un homme au caractère exceptionnel dans les locaux exigus mis à sa disposition. Il était avec moi d'une extrême gentillesse. Il m'a appris la vie. Ainsi, cinq ans avant la mise en chantier du France, grâce à ses relations, j'avais déjà le numéro d'une cabine pour le voyage inaugural au cours duquel nous avons rencontré des personnalités du monde entier. Entre autres, mon épouse et moi, au cours d'une panne d'ascenseur, nous nous sommes trouvés avec Madame Yvonne De Gaulle et son fils, l'amiral !

Je reviens à mon activité. Nous n'avions pas de cœur-poumon artificiel. Les premiers, aux Etats-Unis sont sortis en 1954, mais ils n'étaient pas très fiables. Il y avait à Düsseldorf un chirurgien nommé

35 - *Idem*.

36 - Gérard Fournier, «Le retour des déportés», dans *Le Calvados 1945-1947*, Conseil général du Calvados, Archives départementales, p. 55-71.

37 - *Ibid*.

Dora qui opérait ses malades sous hypothermie. Il nous a laissé assister à ses interventions. Il utilisait des techniques mises au point par les Nazis pour réanimer les parachutistes récupérés en eau glacée. Il fallait à l'époque un jour pour sortir un avion et deux ans pour former un pilote. Bien des déportés ont perdu la vie au cours de ces expérimentations.

Les premières interventions à cœur ouvert ont eu lieu sous hibernation. Une baisse de température de 3 à 4° de l'organisme permet d'arrêter la circulation sanguine pendant trois minutes sans lésions du cerveau. Les malades endormis étaient plongés dans l'eau glacée. J'avais établi des courbes pour calculer la durée de ce bain en fonction de la morphologie des malades. Mon rôle devenait crucial. Les chirurgiens en trois minutes voulaient corriger le maximum de malformations. Chrono en main, il m'est arrivé de hurler : «Arrêtez, arrêtez !» pour rester dans les temps.

En mars 1959, nous avons pu disposer d'un cœur-poumon artificiel. Après avoir opéré 250 chiens, nous avons pu opérer notre premier malade sous circulation extra corporelle. Tout s'est bien passé. Le service du docteur Cornet allait devenir un des plus performants de France. Actuellement, les greffes de cœur et de cœur-poumon sont devenues courantes. En fin de carrière, je n'avais plus la résistance physique suffisante pour continuer en chirurgie cardiaque. J'ai terminé en ophtalmologie à la clinique Sourdille.

En 1950, j'épouse une pharmacienne interne des hôpitaux. Nous aurons trois enfants et deux petits-enfants. Mon épouse s'installe à Vertou. Elle succède au plus vieux pharmacien de France (92 ans). Tous les deux, nous aimons les voyages. Nous avons essayé de découvrir un grand nombre de pays. Nous aimons le désert, le ski, la mer. Je passe mon permis B bateau. Etre en pleine mer et rien à l'horizon... ! Entre la route à tracer et la barre, on ne s'ennuie jamais en bateau. J'ai appris à piloter sur un avion réputé dangereux, le Jodel. Je ne dois pas oublier nos marches du dimanche, 20 kilomètres. Très dur au début, mais ensuite quelle euphorie en fin de journée : une drogue !

Nous avons le plaisir de restaurer une vieille demeure et la sauver de la ruine. Mon pragmatisme

l'a emporté sur le côté ludique. Les soucis permanents de toiture et autres, nous ont fait abandonner la vie de château.

Nous vivons au bord d'une rivière, au milieu d'un petit bois. La maison est une simple longère, les matériaux anciens utilisés lui donnent une âme.

Je n'ai fait qu'un pèlerinage sur les lieux de ma déportation. Je l'ai très mal supporté. J'ai pleuré pendant trois jours. Impossible de m'exprimer pour la télé allemande. Durant quelques mois, mes cauchemars sont revenus. Jean Cayrol, survivant de Mauthausen, écrit : «J'ai eu le privilège de naître deux fois». J'ai l'impression d'avoir vécu plusieurs vies. Le seul pèlerinage serait de regarder parfois un ciel d'orage avec mélancolie en pensant à ceux qui ne sont pas revenus»³⁸.

Après plusieurs mois de soins attentifs et un séjour en Bretagne, Pierre Billaux a retrouvé un semblant de santé et peut enfin se remettre à travailler.

«Au printemps 1947, je repris le salon de coiffure de mes anciens patrons à Chambois en le réinstallant dans une maison encore debout, puisque le centre du village avait été détruit lors de violents combats qui avaient marqué la fermeture de la célèbre poche de Falaise-Chambois. En septembre, de cette même année 1947, j'épousais Paulette, une charmante Chamboisienne qui travaillait au centre téléphonique d'Argentan. En 1948, une petite Nady vint enrichir notre foyer. Ma jeune épouse abandonna alors son emploi à la poste et elle travailla pendant plusieurs années comme secrétaire comptable dans une importante entreprise du bâtiment dont le siège était à Chambois et qui participa à la reconstruction des villes et villages de la région.

Alors que notre fille était petite, j'ai eu de sérieux ennuis de santé, séquelles de mon séjour au camp, et j'ai dû me faire remplacer au salon, le temps d'un séjour en montagne pour me soigner. En ce temps-là, les droits des déportés n'étant pas encore bien reconnus, j'ai heureusement reçu des aides de la famille et des services sociaux des Anciens Combattants, parce que n'étant pas à la Sécurité sociale, la couverture maladie des travailleurs indépendants était des plus réduites.

38 - Texte de Pierre Fertil rédigé le 15 avril 2007.

Puis, malgré d'autres alertes au cours des années, j'ai tenu le fauteuil jusqu'à l'âge de 61 ans.

Mais comment, après avoir vécu l'expérience concentrationnaire, ne pas s'intéresser à la chose publique et aux affaires du monde. Je me suis donc impliqué dans différentes fonctions au service de la commune et l'on m'a trouvé militant pour la paix et pour la liberté. Depuis plus de trente années, je suis membre d'Amnesty International où avec mes amis du groupe d'Argentan, nous menons, sans relâche, des actions pour la défense des droits humains dans le monde.

Je fais aussi partie du noyau de plus en plus réduit de camarades, déportées et déportés qui interviennent dans les établissements scolaires, dans le cadre du Concours national de la Résistance et de la Déportation, où à la demande de professeurs, nous nous efforçons de transmettre notre mémoire, et de faire passer auprès de ces adolescents un message de tolérance et de respect de l'autre, bases de toute humanité.

En terminant mes interventions, je ne manque jamais de présenter les dessins de mon camarade Pierre Fertil dont le douloureux parcours fut le même que le mien depuis Compiègne, Neuengamme et, dans sa partie la plus longue, au Kommando de Blumenthal.

Nos destins se séparèrent seulement à l'évacuation de Blumenthal, où Pierre se retrouva au mouiroir de Sandbostel, alors que moi, après un retour à Neuengamme, je fus jeté, avec des milliers d'autres, dans les cales des bateaux de la baie de Lübeck. J'ai eu la chance d'échapper miraculeusement à la tragédie de la Baltique, le 3 mai 1945, qui fit plus de 7500 morts.

Perdu dans le troupeau, et n'étant pas affecté au même travail, ni au même Block (baraque), Pierre et moi nous ne nous connaissions pratiquement pas quand nous nous sommes retrouvés, lors de rassemblements de l'amicale de Neuengamme, à Lyon, Caen et Angers. Les anciens de Blumenthal n'étant pas très nombreux à ces congrès, et pour cause, nous avons échangé des souvenirs propres à la vie au camp et, avec retard, une amitié est née, entre un médecin reconnu et un modeste barbier de village.

Au rassemblement d'Angers en juin 1998, comme nous étions en voiture, Pierre nous invita,

mon épouse et moi, à passer chez lui en remontant en Normandie. Et c'est dans cette belle propriété des bords boisés de la Sèvre nantaise que je découvris les talents de dessinateur de Pierre. Il avait déjà de gros problèmes de santé, et c'était toujours lors de ses nuits d'insomnies et de souffrance qu'il réalisait ses dessins, presque toujours sur des pages de journaux, puisqu'il les destinait au feu...

Frappé par la puissance de ses dessins, et l'émotion qu'ils suscitaient, je réussis à lui faire accepter l'idée qu'ils étaient en quelque sorte notre mémoire et que c'était un patrimoine à conserver. Alors, spontanément, et avec beaucoup de gentillesse, il m'offrit la dizaine qu'il avait là, à condition que je ne dise pas qui en était l'auteur.

Heureusement que des circonstances particulières me permirent de ne pas tenir parole. J'avais, des années auparavant, fait la connaissance de Michel Loret, reporter départemental au journal Ouest-France à Alençon. Nommé à la rédaction de Nantes, il passa nous voir en début d'année 2000, avec son épouse, artiste peintre. Comme Vertou, où habite Pierre, est tout près de Nantes, je leur montrai les fameux dessins, et mes amis furent subjugués. Alors Michel Loret, ne tenant pas compte des réserves de Pierre, s'arrangea pour obtenir un rendez-vous et cela donna un très intéressant article en couleur sur la dernière page de Ouest-France du 29 février 2000.

Le premier effet de cet article fut, dans la rubrique «Forum» de Ouest-France, une très belle lettre d'un ancien collègue de Pierre à l'hôpital Laennec qui disait sa surprise de découvrir, avec ses talents de dessinateur, sa qualité de déporté, puisqu'il n'en parlait jamais, et il poursuivait en mettant en avant la valeur professionnelle de Pierre et son humanisme.

Mon ami Gérard Fournier qui a un rapport direct avec la déportation puisque le grand-père de son épouse Brigitte, Gustave Desgranges, qui est disparu là-bas et son oncle François étaient à Neuengamme, est depuis des années un remarquable passeur de mémoire et, avec son association «Hommage à l'abbé Bousso et à ses compagnons de Résistance» à OUILLY-LE-TESSON, il organisa de très intéressantes conférences sur la Résistance et la Déportation avec des intervenants de qualité. C'est dans ce cadre-là, que dans un exposé sur Neuengamme j'ai présenté sur écran les dessins de

Pierre Fertil et qu'est venue à l'esprit de Gérard Fournier, l'intention d'en connaître davantage sur l'auteur et de pouvoir un jour monter une exposition. C'est aujourd'hui chose faite et j'en suis très heureux. Certains dessins de Pierre Fertil ont servi également à un autre ami, François Béchu, responsable artistique du Théâtre de l'Echappée à Laval, en complément à une lecture absolument pathétique du scénario du film d'Alain Resnais, «Nuit et Brouillard». L'affiche du spectacle était faite sur un dessin de Pierre».

Le 30 août 2006, le docteur Fertil, avec son épouse et son fils, nous recevait dans son accueillante maison de Vertou³⁹ pour nous présenter ses fameux dessins et nous expliquer le long parcours qui, depuis ce jour de juin 1944, allait bouleverser le cours de sa vie. La rencontre fut des plus chaleureuses, et malgré la grande fatigue de Pierre Fertil lié à un état de santé hélas très ébranlé, nous avons tous passé un moment inoubliable. Notre hôte semblait comme dopé par notre présence et surtout par l'intérêt que nous portions à ses dessins et à tout ce qu'ils représentaient. Depuis que son ami Pierre Billaux avait sauvé plusieurs dizaines d'entre eux de la destruction, le docteur Fertil s'était remis au dessin, s'essayant même au collage ou à l'art brut. L'univers concentrationnaire nazi reste sa principale source d'inspiration. Parfois, il prend ses pastels gras et trace, sur une feuille de papier blanc, en quelques traits essentiels un déporté, en habit rayé. Mais le plus souvent, il s'empare d'un fragment de papier journal sur lequel il a immédiatement saisi tout le parti qu'il peut tirer d'un détail d'une photo de presse ou d'un simple encart publicitaire. Un souvenir personnel de sa déportation, une scène forte d'un film, une lecture marquante, une photographie qui accroche le regard servent de déclencheur. Il fait alors disparaître de la photo tous les éléments qui ne lui serviront pas en étendant avec du coton le pastel et conserve le ou les détails dont il se servira comme point d'appui. La production de dessins fluctue avec l'évolution de la maladie, le niveau du moral, les sollicitations extérieu-

res. Aboutis ou inachevés, aucun des dessins de Pierre Fertil ne laisse indifférent. Chaque scène engendre une émotion, un choc même, tant elle nous paraît criante de vérité, d'authenticité, de réalisme. L'expérience concentrationnaire vécue de Pierre Fertil transcende ses dessins, qu'il ait vécu les horreurs représentées, comme l'arrivée d'une colonne de déportés mourants en gare de Bremerworde, en route pour le camp de Sandbostel, ou qu'il les ait seulement imaginées (à partir de témoignages), comme cette insoutenable vision de l'intérieur d'une des chambres à gaz de Birkenau, après le passage du Zyclon B, où les corps emmêlés ont formé une sorte de pyramide humaine.

Pierre Fertil n'a pas la prétention d'être comparé à d'autres déportés auteurs d'oeuvres artistiques majeures sur la déportation comme les dessins de l'abbé Daligault, de Léon Delarbre, de Pierre Mania ou de Maurice de la Penthièvre, pour ne citer que ces quelques noms. Mais comme ses camarades, il témoigne à sa manière, avec son expérience vécue de déporté, sa sensibilité et sa culture sur la barbarie nazie et la monstruosité des bourreaux, mais aussi sur la capacité de l'homme à espérer et à résister y compris dans les pires situations.

Encouragé par Pierre Billaux, le «découvreur» et le sauveur de ses dessins, et pour que ce témoignage ne tombe pas dans l'oubli, le docteur Fertil a fait don de la plupart de ses dessins aux Archives départementales du Calvados. Cette généreuse décision, prise en concertation avec les membres de sa famille, l'honore et sert la cause de toutes celles et de tous ceux qui souhaitent garder vivante la mémoire des hommes et des femmes qui ont vécu l'enfer des camps nazis, souvent jusqu'au sacrifice suprême, pour que triomphent la liberté et la dignité de l'homme.

*Gérard Fournier
Professeur au service éducatif
des Archives du Calvados*

39 - Nous étions cinq ce jour-là à rendre visite à Monsieur et Madame Fertil : Pierre Billaux et son épouse Paulette, Gilbert Lauvergne, responsable des archives audio-visuelles aux Archives du Calvados chargé de filmer la rencontre, Franck Lermier et moi-même, professeurs-ressource au service éducatif des Archives départementales du Calvados.